

**Thaddée ZIELINSKI**

Professeur à l'Université de Varsovie  
Docteur *honoris causa* de l'Université de Bruxelles

---

# WILAMOWITZ

---

Extrait de la *Revue de l'Université de Bruxelles*

N° 2, Décembre 1931-Janvier 1932

---

IMPRIMERIE  
MÉDICALE ET SCIENTIFIQUE (S. A.)  
34, rue Botanique  
BRUXELLES

---

1932

Bibliothèque Maison de l'Orient



151577

# Wilamowitz

PAR

THADDÉE ZIELINSKI

Professeur à l'Université de Varsovie

Docteur *honoris causa* de l'Université de Bruxelles

---

*M. Th. Zielinski, professeur à l'Université de Varsovie, docteur honoris causa de l'Université de Bruxelles, et l'un des plus grands philologues vivants, a prononcé récemment l'éloge de Wilamowitz avec une sérénité d'autant plus remarquable que le prince des philologues allemands n'avait pas toujours témoigné, à l'égard de son noble rival polonais, de cette urbanité qui devrait être la marque des vrais savants. Nous avons demandé à M. Zielinski, pour la Revue de l'Université de Bruxelles, ces pages d'un intérêt général, et qui font honneur à leur auteur. Notre traduction, faite sur le manuscrit polonais, a été revue et approuvée par notre illustre collègue.*

H. G.

## I

« *Ein deutscher Gelehrter mit polnischem Namen* »

L'importance de la philologie classique se prouverait, s'il était nécessaire de la prouver, par le prestige dont jouirent, à toutes les époques, les représentants les plus illustres de cette discipline. Leur rôle dans la société de leur temps n'était point limité par la frontière de leur spécialité, mais leur action s'étendait sur toute la vie intellectuelle contemporaine. Les noms de Pétrarque, de Boccace, de Scaliger, de Hugo Grotius, appartiennent à l'histoire de la civilisation universelle. Th. Mommsen fut, au XIX<sup>e</sup> siècle, l'une des grandes figures de la culture

allemande. Or, son successeur, non seulement dans l'ordre historique et philologique, mais aussi en qualité de chef de toute une armée d'érudits et de lettrés, fut Ulrich von Wilamowitz-Möllendorf — qui d'ailleurs était son gendre. Wilamowitz n'était pas un de ces érudits qui attendent de l'estime de leurs confrères leur récompense suprême. Il fut « reconnu », non seulement des spécialistes, mais encore du grand public allemand et « mondial », qu'il atteignait tantôt par ses « discours », ses conférences et ses écrits de vulgarisation, tantôt, indirectement, par ses innombrables auditeurs et élèves, tantôt, enfin, inconsciemment peut-être, par cette *photosphère*, ce rayonnement que dégageait son activité scientifique. C'est pourquoi l'heure de la disparition de cet homme est non seulement une heure de deuil, mais une heure de recueillement solennel pour tout ce qui se réclame de la discipline philologique d'abord, ensuite pour tous les humanistes, tous les lettrés, tous les hommes cultivés, fort loin par delà les frontières de sa patrie.

Pour les Polonais d'ailleurs, sa personne a un autre sens encore, auquel il sera permis sans doute à un Polonais de s'arrêter quelques instants. Ce nom de Wilamowitz, à consonance polonaise, nous semble plus familier encore que beaucoup de ces noms en *witz* dont fourmillent les provinces orientales de l'Allemagne. Et Wilamowitz n'a jamais nié cette origine évidente. Il s'appelait volontiers *ein deutscher Gelehrter mit polnischem Namen*, et dans ses *Souvenirs*, il raconte comment, pendant la guerre de 1871, il réussit à se faire passer une fois pour un Polonais, dans un but d'ailleurs fort innocent. Wilamowitz n'avait pas seulement un nom polonais : il était né, en 1848, en la terre dite Kujawy, province de Poznan, dans le domaine de ses parents, qu'il appelle, à l'allemande, Markowitz. C'est là, au milieu de Polonais, qu'il passa ses années d'enfance. Il décrit très fidèlement, dans les premiers chapitres de ses Mémoires, ce milieu où il grandit. Et lui-même s'appelle, dans la préface de sa dissertation doctorale, *Cujavus*, à la grande surprise de ses lecteurs allemands.

Certes, il serait puéril d'exagérer l'importance de ce fait. Malgré tout, Wilamowitz ne fut pas seulement un Prussien, et un Prussien fanatique, mais encore un Allemand, dans toute la force du terme. Il considérait la colonisation de la province de Poznan par les Allemands non seulement comme une chose

juste et raisonnable, mais comme une entreprise salutaire pour les Poznaniens eux-mêmes ; et quant à la sympathie de ses concitoyens pour nos insurgés de novembre 1830, il l'appelle « aussi absurde que funeste » (*Erinn.*, p. 24). Celui qui, dans son extrême vieillesse, apprit le norvégien afin de pouvoir lire dans l'original un roman de Sigrid Unset, n'a jamais, semble-t-il, accordé la moindre attention à la langue de son entourage immédiat, ne fût-ce que pour pouvoir mieux apprécier une œuvre comme les *Paysans* de Reymont, dont cependant il reconnaissait la beauté (*Erinn.*, p. 33). Mais il faut, pour être juste, tenir compte de sa nationalité allemande et de l'exaspération des relations entre Allemands et Polonais dans la région de Poznan, exaspération qui date précisément de 1848 (1) : il faut remarquer qu'il n'a pas été l'ennemi de la nation polonaise, qu'il a combattu l'intolérance de ses compatriotes, les colonisateurs « hakatistes », qu'il a reconnu l'importance de la langue polonaise et recommandé son introduction, à titre obligatoire, dans les écoles primaires et secondaires de Poznan, et qu'il a finalement rêvé d'une collaboration pacifique entre Allemands et Polonais, sous le sceptre unificateur des Hohenzollern. Bref, je ne m'étonnerais pas s'il prenait envie à quelqu'un d'écrire un livre sur l'hérédité polonaise dans la « mentalité » de Wilamowitz, livre qui serait le pendant de celui que nous possédons déjà sur l'autre grand philologue allemand au nom polonais, son contemporain et son rival, Frédéric Nietzsche. Et comme cette rivalité est un fait de haute importance, non seulement pour l'histoire de ces deux esprits, mais aussi pour notre discipline et ses rapports avec le grand public lettré, c'est elle qui me fournira mon point de départ.

## II

### *Nietzsche et Wilamowitz : la querelle sur la tragédie.*

Après avoir passé ses années d'enfance à Markowitz, Ulrich, à l'âge de quatorze ans, entra à la célèbre école de Pforta, sur les bords de la Saale, dans une belle et solitaire campagne. C'était un gymnase d'un niveau élevé, une sorte de *Gelehrten-schule*, où florissaient non seulement les humanités classiques, mais encore les mathématiques. Wilamowitz cite avec

---

(1) L'année de la naissance de Wilamowitz.

reconnaissance, parmi ses maîtres d'alors, le recteur Karl Peter, l'adversaire de Mommsen, et Corsen, ainsi que le germaniste Koberstein. Après cinq années d'études, ayant obtenu sa « maturité », il ne savait avec certitude qu'une chose c'est qu'il serait philologue, sans qu'il eût encore choisi entre la philologie classique et la germanique. Son travail de « maturité » était même du domaine de la « germanistique » : c'était une comparaison entre la matière épique de l'Edda et celle du Niebelungenlied germanique. Ce travail reçut la cote 1 — la plus élevée —, ce qui était extrêmement rare. « Le dernier élève qui l'avait reçue avant moi était Frédéric Nietzsche » (*Erinn.* p. 71). Car ils furent condisciples, encore que peu de temps : Nietzsche, né en 1844, était de quatre ans l'aîné de Wilamowitz. Mais il y avait entre eux de grandes analogies, et quand le second se fut brusquement décidé pour la philologie classique, on pouvait présager les relations les plus amicales et la plus amicale des collaborations entre les deux *Pförtner*.

Pourquoi en fut-il autrement ?

Venu de l'Est allemand, le jeune Wilamowitz fit ses études supérieures dans l'Université prussienne la plus éloignée des provinces orientales, à Bonn. Là, peu de temps avant son arrivée, avait éclaté une querelle pleine d'acrimonie entre Otto Jahn et Ritschl. Celui-ci, ayant quitté Bonn pour Leipzig, y entraîna Nietzsche, et Jahn demeura à Bonn, entouré de ses fidèles « Jahn... issaires », ainsi que leurs collègues les appelaient. Wilamowitz fut un de ces « janissaires » et le resta. Jahn fut jusqu'au bout son maître de prédilection ; c'est à lui qu'il dut, on peut le dire, son enthousiasme, sa vocation, sa direction. Il ne lui adresse qu'un seul reproche : c'est de ne pas avoir suffisamment renouvelé son enseignement de l'archéologie et de s'être enfermé de plus en plus dans la philologie pure. Ce n'est que plus tard que son élève put satisfaire son désir de bien connaître, en plus des textes, les monuments, pour lesquels il avait une sympathie et une compréhension instinctives, car son intelligence était éminemment « plastique ». Quoiqu'il en soit, c'est Bonn qui fit de Wilamowitz un philologue classique : un philologue complet, car un dernier semestre passé à Berlin, en 1869-1870, ne devait rien ajouter d'important à sa formation scientifique. Ce semestre fut d'ailleurs immédiatement suivi de la guerre franco-

allemande, où Wilamowitz prit une part active et même assez « honorable ». Nous ne nous étendrons pas sur cet épisode, bien que Wilamowitz, et c'est assez compréhensible, en parle volontiers et avec détail.

Revenu à Berlin, il y prépara son voyage d'Italie. Nietzsche publiait alors son premier livre destiné au grand public, *La naissance de la tragédie de l'esprit de la musique* (sic). « Ce livre, écrira Wilamowitz près de soixante ans plus tard, dans ses *Souvenirs*, provoqua en moi une violente colère ». Pourquoi ? Dans les mémoires de l'auteur, on sent très nettement sa préoccupation de justifier ou d'excuser ce courroux : « Nietzsche m'avait surtout exaspéré par son insolente attaque contre Jahn. Il avait été entraîné par Ritschl de Bonn à Leipzig ; de là son offensive contre mon maître ». En réalité, des deux côtés, les causes du conflit étaient plus profondes. Et comme celui-ci est décisif pour qui veut caractériser non seulement les rapports de Nietzsche et de Wilamowitz, mais la personnalité scientifique de Wilamowitz en général, il ne sera pas superflu de tenter d'éclaircir ce fameux épisode.

Nietzsche, on le sait, dans ce livre célèbre, oppose l'évolution de la vraie musique, qu'il appelle la musique allemande et que nous pouvons appeler la musique universelle, de Bach à Beethoven et à Richard Wagner, de cette musique dont l'esprit aurait donné naissance à la tragédie grecque — à la musique d'opéra, qui, d'après lui, est l'expression d'un esprit opposé à celui de la tragédie grecque : l'esprit d'optimisme et de logique socratico-alexandrin. Mettons que cette antithèse soit une vue fantaisiste de l'esprit : elle est bien compréhensible dans l'atmosphère de lutte où vivait Nietzsche au temps de la grande querelle entre le drame musical de Wagner et l'opéra pré-wagnérien, et c'est de ce point de vue qu'il faut juger sa théorie. Parlant de la « culture de l'opéra » — car pour Nietzsche, comme pour Platon, il existe un lien étroit entre la musique d'une société déterminée et l'ensemble de sa culture intellectuelle — il s'exprime de la manière suivante (I, p. 139) :

« Il faut voir ces admirateurs de la musique au naturel et de près, lorsque, inlassablement, ils s'écrient : « Beau ! Beau ! » ; il faut voir s'ils ressemblent à des enfants de la nature, élevés dans le sein de la beauté, ou à des gens qui cherchent pour leur

propre grossièreté des formes capables de masquer cette grossièreté, un vêtement esthétique qui puisse dissimuler leur pauvreté naturelle; je pense, par exemple, à Otto Jahn. » Evidemment, cette attaque personnelle était gratuite et manquait de délicatesse et d'élégance; en tout cas, il est certain que l'auteur n'en voulait pas à Jahn, commentateur de Perse ou rédacteur du *Catalogue* classique des Vases de Munich, mais à Jahn, auteur d'une biographie en quatre tomes, classique elle aussi, de Mozart, et admirateur enthousiaste de ce compositeur. Or, c'était dans Mozart que l'opéra pré-wagnérien avait atteint son apogée, et c'est précisément Mozart que les adversaires de Wagner mettaient volontiers en avant comme leur idéal en musique, l'opposant à la prétendue cacophonie du nouveau drame musical. De là vient que les wagnériens, auxquels Nietzsche appartenait alors, haïssaient Mozart avec une passion difficile à comprendre, aujourd'hui que cette grande querelle appartient à l'histoire. Mais on était alors au plus fort de la lutte. Dans cette lutte, quelle pouvait être l'attitude de Wilamowitz? Lui-même, dans ses *Mémoires*, nous fournit les éléments d'une réponse. Il s'agit du passage (p. 59) où il nous parle des leçons de piano qui furent le tourment de son enfance : « Il n'en sortit rien, sinon un long martyre et une durable amertume, causée par le sentiment de mon irrémédiable insuffisance. Il m'était pénible, en vérité, tandis que je pouvais suivre le rythme du chant, l'oreille même les anciens musicologues, de rester, en musique proprement dite, un barbare ». Cette autocritique sévère, impitoyable, désarme celui qui voudrait exploiter l'aveu de cette lacune pour diminuer l'homme; et, cependant, il me semble que telle est précisément la raison pour laquelle Wilamowitz n'a pu apprécier la valeur de Nietzsche, ni même sentir le charme de son livre. Nietzsche faisait sortir la tragédie de l'esprit de la musique, c'est-à-dire d'un monde fermé pour Wilamowitz. Faut-il s'étonner que sa théorie apparût à son collègue plus jeune un non-sens parfait? Tout à l'heure, j'appelais Wilamowitz une nature « plastique ». Me rappelant la terminologie que j'ai employée dans un autre ouvrage, je puis appeler Nietzsche une nature éminemment « mélodieuse ». Cela signifie-t-il qu'ils devaient fatalement être ennemis? Cela ne veut-il pas dire que, se complétant mutuellement, ils devaient être amis? C'est précisément cette voie, qu'ils auraient dû suivre, qui reste ouverte à leurs successeurs : il y va

de l'avenir de notre discipline. Nietzsche et Wilamowitz doivent rester les Dioscures de la philologie classique; la vie et la force de notre science dépendent de leurs influences conjuguées. Mais il est vrai qu'au début, il n'y eut, entre les tendances représentées par ces deux hommes, aucune amitié. Dans cette guerre, l'agresseur fut le plus jeune. Wilamowitz attaqua, non point tout à fait de sa propre initiative; il n'en écrivit pas moins volontiers contre l'auteur de la *Naissance de la Tragédie* un pamphlet sous le titre venimeux de *Zukunftphilologie*, avec une évidente allusion à la *Zukunftsmusik* de Wagner. Dans ce pamphlet, il reprochait à Nietzsche des erreurs en partie réelles, en partie imaginaires, sans toucher d'ailleurs au fond de la question. Celui qui lui répondit ne fut pas Nietzsche, mais son ami Erwin Rohde, dans une réplique portant le titre plus venimeux encore de *Afterphilologie*, d'un ton — il faut le reconnaître — encore plus grossier. Ce ton justifiait plus ou moins une riposte de Wilamowitz, qui parut, en effet, sous le même titre que la première brochure : *Zukunftphilologie*. Et la guerre en resta là, laissant après elle une haine mutuelle et durable. Nietzsche, je le répète, ne se défendit jamais lui-même. Mais, dans sa correspondance, publiée après sa mort, on peut voir combien il souffrit de ce coup : « Et pourquoi donc, y lisons-nous, fallait-il que l'agresseur fût justement Wilamowitz ! »

### III

*Le voyage d'Italie; la critique, l'histoire  
et l'interprétation des textes; les traductions.*

La riposte dont je viens de parler fut écrite par l'auteur au cours d'un voyage en Italie. Il s'y était rendu, en effet, à l'automne de 1872 et y fit un séjour de deux ans, y compris une excursion de deux mois en Grèce. Là, d'anciennes nostalgies de son âme « plastique » furent satisfaites, et non point seulement par le commerce avec les chefs-d'œuvre de l'architecture, de la sculpture et de la peinture. Wilamowitz, en toute occasion, s'efforçait, voyageur infatigable, d'étudier la topographie, la figure des lieux historiques, et, à l'aide de ses impressions, tentait d'imaginer le mouvement de la colonisation, les guerres et autres événements de l'histoire ancienne. Doué

d'une grande mémoire visuelle, il a profité jusqu'au bout des connaissances acquises alors pour évoquer les faits avec plus de vie et de couleur que n'avaient fait ses devanciers. Ce voyage le familiarisa donc avec l'archéologie et la géographie, compléments indispensables d'une culture philologique. Il ne dédaigna pas non plus l'ethnologie, usant de sa connaissance — qui dès lors était suffisante — de l'italien et du grec moderne. Mais ses essais, dans ce domaine, n'eurent qu'un caractère occasionnel. Il s'intéressa bien plus au quatrième point de son programme — un vaste inventaire qui devait porter à la fois sur les monuments, les lieux, le folklore et les manuscrits au sens large. Il visita avec assiduité, s'arrachant avec peine aux musées, les grandes collections de manuscrits, et aussi les petites bibliothèques italiennes, où il copia, collationna, tantôt pour le compte d'amis allemands, pour lesquels son obligeance et son dévouement ne connaissaient pas de bornes, tantôt pour son compte personnel.

C'est en Italie que Wilamowitz apprit le métier qu'il a le mieux su et qu'il a lui-même caractérisé comme étant la partie essentielle de la tâche du philologue : il devint paléographe et bon connaisseur en manuscrits.

L'Italie fit de Wilamowitz ce qu'il resta jusqu'à la fin : un excellent critique de textes. La critique des textes, certes, n'est pas toute la philologie, bien que beaucoup de philologues conçoivent ainsi leur discipline, sinon en théorie, tout au moins dans la pratique. Ce n'en est même pas la partie essentielle. Elle n'intéresse nullement le grand public, qui, cependant, profite de ses travaux, puisqu'il lui doit des éditions et une interprétation correctes des auteurs anciens. Mais si elle n'est ni toute la philologie ni la partie essentielle de celle-ci, elle en reste cependant une partie très importante. Un des plus éminents critiques de textes, Auguste Nauck, n'a jamais, ou presque jamais, travaillé dans une bibliothèque de manuscrits, ni touché à des *codices* originaux, mais a bâti toute sa critique sur des collations et des notes de collègues. Wilamowitz jugeait cette méthode insuffisante et inadmissible; sa devise était *ad fontes*, dans le sens le plus large du mot. Il s'efforçait de creuser jusqu'au roc. Et lui qui fut l'un des érudits les plus inspirés, les plus géniaux de notre temps, a consacré des années d'un travail monotone et ingrat en apparence, d'un labeur minutieux et sans flamme, à des tâches qui, en général, paraissent dignes tout au plus de

travailleurs obscurs. Ceci suffirait à caractériser la scrupuleuse conscience qui était le fond même de sa nature, mais ce n'est pas cette qualité seule qui aurait fait de lui l'éminent critique qu'il est devenu. Il fallait encore, pour cela, une familiarité vraiment prodigieuse avec les langues anciennes, surtout avec le grec. Wilamowitz fut helléniste avant tout, mais son génie des langues était exceptionnel, surtout pour un Allemand. On reconnaît que les Slaves possèdent ce génie à un très haut degré; est-il permis de voir ici quelque chose comme une nouvelle preuve de son atavisme polonais ?

Quant à la perfection avec laquelle il possédait la langue grecque, on peut en juger par ses vers grecs, qu'il insérait volontiers dans ses travaux philologiques, comme on le voit dans son étude sur l'art du traducteur, *Was heisst übersetzen*, en tête de son *Hippolyte*, et dans ses lettres familières. Il fallait encore à Wilamowitz de vastes et profondes lectures dans le domaine tout entier de la littérature grecque, en entendant par là non seulement les représentants de la littérature proprement dite de toutes les époques, mais jusqu'aux écrivains techniques les moins connus des philologues eux-mêmes. Ces immenses lectures seraient restées stériles si elles n'avaient trouvé un puissant adjuvant dans l'admirable mémoire grâce à laquelle tout ce qu'il avait lu laissait des traces en lui et trouvait son emploi au moment propice. Mais il possédait un don supérieur encore, le *Geist*, expression qui peut se traduire tour à tour par esprit, intelligence et génie, et c'est ce *Geist* wilamowitzien qui rend prodigieusement attachante jusqu'à la moindre de ses études techniques. Les conjectures de Wilamowitz n'ont rien de commun avec les « émendations » habituelles des philologues. Même fausses et inutiles, elles frappent par quelque chose d'inattendu, d'original, par leur valeur artistique ou esthétique. Mais là n'est pas le seul mérite de sa critique des textes. Avant lui, la tâche de l'éditeur critique se bornait à la *recensio* et à l'*emendatio* : l'une vise à établir la tradition la plus sûre sur la base des meilleurs manuscrits; l'autre, à rétablir un texte correct, dans les cas où la meilleure tradition elle-même est corrompue. Ces deux tâches, même après Wilamowitz, gardent naturellement leur importance; mais il y a ajouté une troisième : la reconstitution, dans la mesure du possible, de l'histoire du texte, depuis l'époque même de l'auteur, la *Textgeschichte*. Sans se bor-

ner à affirmer la nécessité d'un tel travail, il s'efforça souvent de l'accomplir lui-même. Grâce à lui, nous possédons une histoire du texte d'Homère, des tragiques, des lyriques et des bucoliques. Ces études sont en elles-mêmes précieuses et intéressantes, même lorsqu'il y a lieu de faire certaines réserves sur la méthode et les résultats, et peuvent, en tout cas, montrer la voie aux philologues futurs. Wilamowitz lui-même ne laissa que peu d'éditions critiques. Outre les *Suppliantes* d'Euripide, travail ancien et depuis longtemps dépassé, on peut citer les *Hymnes* de Callimaque, et les *Bucoliques grecs* de la *Bibliotheca oxoniensis*. Mais pour ces derniers auteurs, il a joint à l'édition critique un commentaire exégétique, qu'on peut lire dans son livre capital sur la poésie hellénistique. Il avait l'habitude, en effet, d'unir l'exégèse à la critique, et il avait raison, car, en pratique, l'une complète l'autre. Il faudrait ajouter, ici, que ses éditions critiques et critico-exégétiques sont loin d'être le seul fruit de son activité dans ce domaine, car souvent il voyait s'adresser à lui des éditeurs de textes classiques, de monuments épigraphiques ou de papyrus, et, en principe, il ne refusait son concours à personne. Aussi, la part qu'il a prise aux travaux des autres, amis et compatriotes, et aussi, au fur et à mesure que sa réputation croissait, aux travaux des savants étrangers, surtout anglais, est-elle immense. Il faut se rappeler, pour lui rendre pleinement justice, que seul un homme doué de sa perspicacité divinatoire et de sa puissance de travail, a pu se dépenser aussi généreusement, sans cesser pourtant de tant produire lui-même.

Il ne séparait pas, je l'ai dit, la critique des textes de l'interprétation. Et comme exégète, il intéressait le grand public bien plus encore que comme critique, puisqu'à l'exégèse appartient aussi la traduction. Il faut considérer comme des ouvrages fondamentaux, dans ce domaine critico-exégétique, son édition d'*Héraclès*, en deux volumes (dans la première édition), un des livres essentiels que je recommanderai toujours aux hellénistes débutants, pour les initier à l'étude de la tragédie antique en général; ensuite, l'*Hippolyte* d'Euripide; son Eschyle; enfin, jusqu'à un certain point, son Pindare et son Platon, puisque, dans les gros livres consacrés à ces deux derniers, nous trouvons une foule de contributions à leur critique et à leur interprétation. C'est à dessein que je n'ajoute pas à cette série les éditions des dernières années: l'*Arbitrage* de Ménandre, l'*Ion*

d'Euripide; la *Lysistrata* d'Aristophane, et les *Travaux* d'Hésiode: ces éditions, en effet, ne sont pas à la hauteur des premières.

J'ai l'impression que l'éditeur, sentant sa fin prochaine, se hâtait de publier tout ce qu'il pouvait, sans prendre soin de séparer les matériaux véritablement utiles de la masse des choses médiocres. Evidemment, cela n'empêchait pas certains de ses admirateurs de vanter les chants inférieurs de sa muse; mais je n'ai jamais pu m'entendre avec la gent thuriféraire. Par contre, il faut considérer comme des fruits mûrs de son talent d'exégète les innombrables notes éclaircissant des passages d'auteurs anciens, que l'on trouve dispersées dans presque toutes ses œuvres, car il avait le feu sacré de l'interprétation. Il considérait celle-ci comme l'office propre et la tâche la plus noble du philologue, et, dans tous ses livres, même ses livres de synthèse, il saisit toutes les occasions d'interpréter. Nous espérons que l'*index nominum et rerum* de cette formidable production scientifique, que préparent en ce moment ses élèves, permettra au lecteur de puiser dans ces trésors.

Cet attachement de Wilamowitz à l'œuvre de l'interprétation est parfaitement justifié, car, dans ce domaine, son action a été la plus féconde et la plus originale. La philologie gardait du gymnase classique de l'ancien type une certaine étroitesse de vues, une tendance à borner l'interprétation au domaine purement formel. Le néo-humanisme introduisit dans ses cadres quelque vie en faisant appel à l'élément historique, mais il ne supprima pas la cause même de cet exclusivisme des vieux philologues. La tendance étroite, si l'on peut dire, avait trouvé son expression la plus brillante à Leipzig, dans la personne de Gottfried Hermann, au cours de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. L'apport principal du néo-humanisme fut l'interprétation dite « réelle », introduite de Göttingen (ce nid du néo-humanisme) à Berlin, par Fr.-Aug. Wolf. Je vous rappelle qu'en Pologne, nous la devons à Grodeck, élève de Wolf, maître de Mickiewicz. Berlin vit fleurir la *Realphilologie* dans la personne de son autre élève, Auguste Boeckh, et de ses partisans. Les deux tendances se heurtèrent dans la lutte fameuse provoquée par l'édition des *Euménides*, d'Ottfried Müller, le plus génial des « Boeckhiens » : c'est l'*Eumenidenstreit*, si célèbre dans l'histoire de la philologie. Il n'y eut ni vainqueurs ni vaincus : les

adversaires restèrent sur leurs positions. La raison en est que, d'ordinaire, les philologues inclinent vers le côté formel ou vers le côté réel de leur discipline, c'est-à-dire qu'ils appartiennent par tempérament à l'un ou l'autre camp. Pour que la controverse fût tranchée, non pas seulement en théorie, ce qui était trop simple, mais encore en pratique, il fallait attendre que parût un philologue assez bien armé pour pouvoir combattre avec un égal succès sur l'un et l'autre front. Ce philologue fut Wilamowitz, et c'est l'alliance des deux tendances, des deux techniques, des deux esprits, dans une œuvre purement scientifique, qui constitue la valeur de son *Héraclès*, alliance salutaire dont nous profitons aujourd'hui.

A l'interprétation, disions-nous, se rattache la traduction. Ici encore, l'activité de Wilamowitz fut décisive. Bien qu'il traduisît, chose naturelle, dans sa langue maternelle, et qu'il puisse paraître que ses traductions ne touchent guère les étrangers, il me semble pourtant que les principes qui différencient ces traductions d'autres traductions semblables ont un intérêt général pour tous les philologues et le public universel. Wilamowitz a traduit surtout des tragédies; s'il a rendu d'autres œuvres, ce fut occasionnellement et comme par hasard. De nouveau, parmi les tragiques, il a donné ici la préférence à Euripide, qui lui doit principalement sa réhabilitation; puis vient Eschyle, et enfin Sophocle. En ce qui concerne celui-ci et Euripide, il n'a pas eu de devanciers de grande envergure, mais les Allemands possédaient un Eschyle traduit par Droysen, une traduction en vers qui passait pour classique et qui, d'ailleurs, est demeurée telle, à mon avis, jusqu'aujourd'hui. Il est intéressant de comparer entre eux les deux traducteurs. Droysen essaie d'imiter le style noble d'Eschyle et son audace dans la création de composés nouveaux; il s'efforce aussi d'imiter les mètres, relativement simples, d'ailleurs, de son modèle — je parle des parties lyriques. Wilamowitz a renoncé à l'une et à l'autre imitation. Il eut raison, disent ses partisans, car, en allemand, le style sublime c'est le style simple. Cette définition est discutable. De toute façon, on est obligé de reconnaître que les traductions de Wilamowitz sont belles, faites pour plaire au grand public, mais précieuses aussi à cause de l'interprétation subtile et pénétrante sur laquelle elles sont fondées et qui se dissimule en elles. Le grand public allemand les a tout de suite appréciées à

leur juste valeur. Aucune autre œuvre de l'auteur n'a autant contribué à généraliser sa réputation que sa traduction des tragédies grecques, réunies en quatre volumes, qui atteignit des milliers de lecteurs n'ayant rien de commun avec la philologie. Grâce à cette traduction, nombre de tragédies grecques furent réellement jouées en allemand, plusieurs pour la première fois, et ces représentations répandirent dans le grand public la connaissance et l'amour des plus nobles parties de l'antiquité hellénique. Ces représentations furent-elles toujours des succès? Lui-même l'affirme et nous dit même (*Erinn.*, p. 253) que le théâtre (*Theater des Westens*) fut *ausverkauft* six fois de suite. Des témoins oculaires m'ont fait part de jugements différents. Mais quoi qu'il en soit, personne ne nie que Wilamowitz traducteur a fait en traduisant la plus noble et la plus utile propagande pour nos études.

#### IV

*Le professeur ; l'historien de la vie politique et sociale,  
de la rythmique et de la littérature.*

Mais nous avons interrompu la biographie de Wilamowitz au voyage d'Italie et de Grèce, à la fin de ses études universitaires et au début de sa carrière de professeur. Je ne m'étendrai pas sur celle-ci. Wilamowitz débuta, en 1874, comme *docent* à l'Université de Berlin. Dès 1876, il fut nommé professeur à Greifswald, où il obtint du premier coup l'ordinariat. De 1883 à 1897, il enseigna à Göttingen; et en 1897, il dut passer, bien à contre-cœur, à Berlin, où il demeura trente-quatre ans, jusqu'à sa mort, bien que, durant ses dernières années, il ne fît plus d'enseignement.

L'année même où il fut nommé professeur à Greifswald, je me rendis comme étudiant à Leipzig, et depuis 1876, cette grande figure n'a plus quitté mon horizon scientifique. Elle ne me fut pas tout de suite sympathique. Dans nos séminaires, Wilamowitz était comme la tête de turc des philologues débutants, peut-être parce que nos maîtres étaient des élèves de Ritschl, l'ancien adversaire de Jahn et de ses « janissaires ». Mais cette raison n'était pas décisive : cette querelle appartenait au passé, on n'en parlait jamais, et en ce qui concerne Jahn lui-même, nous ne nous exprimions sur son compte qu'avec la

plus grande admiration : il me suffira de noter que les paroles méprisantes de Nietzsche à son sujet, que j'ai rapportées plus haut, avaient indigné même le milieu auquel j'appartenais. Non, la raison décisive était autre : c'était la trop grande assurance, la confiance en soi avec quoi le jeune professeur de Greifswald décrétait (car, réellement, il décrétait) des affirmations d'un caractère souvent fort douteux. Je me souviens encore du scandale que nous causèrent les premiers mots de son étude hypercritique sur la légende de Thucydide : « Sur la vie de Thucydide, on a écrit beaucoup de gros bouquins que je n'ai pas lus et que je ne lirai pas. » Cette insolence, jointe à son mépris, souvent injustifié, pour d'autres savants, resta jusqu'à la fin le défaut de ses meilleurs ouvrages ; ces traits furent particulièrement dangereux pour ses élèves, qui souvent, comme il arrive, l'imitèrent par les mauvais côtés. L'activité de Wilamowitz à Greifswald, en tout cas, ne fut qu'un prélude. La longue série de ses grands livres commence à Göttingen. Elle se poursuit et elle s'achève à Berlin. Je ne puis parler ici de ses *scripta minora*, imprimés dans des revues, le plus souvent dans *Hermes*, ou dans les travaux de l'Académie de Göttingen et de l'Académie de Berlin, dont il fut naturellement un membre très actif. Je ne dirai qu'une chose : c'est que tous ses articles, jusqu'aux plus petites contributions recueillies successivement parmi ses *Lesefrüchte*, sont marqués au coin de ses qualités scientifiques. Dans tous, on retrouve son immense lecture, atteignant jusqu'aux profondeurs de la littérature et de l'épigraphie, et son don génial d'intuition. Il parle quelque part avec ironie, en parodiant Goethe, du « Kribs-Krabs de l'imagination et du Krims-Krams de l'érudition ». Et cependant, sans ironie et au sens le plus positif, ce sont là les marques de sa fabrique.

Toutes ses études, ou presque toutes, se lisent avec un intérêt qui ne faiblit point, un intérêt de curiosité au meilleur sens du mot, ce qui ne veut pas dire qu'il me convainque toujours. Je ne parlerai que de ses grands livres, en laissant de côté ses articles. L'histoire politique n'était pas son sujet de prédilection. Ainsi, il dit quelque part qu'« il est hors d'état d'établir la date de la bataille de l'Eurymédon, n'étant pas historien ». Cet aveu fut considéré comme une ironie ou une coquetterie. Dans son livre sur *Aristote et Athènes*, de même que dans son livre, postérieur de tant d'années, sur la poésie hellénistique, on

trouve un grand nombre de contributions à l'histoire politique. Mais il a préféré, et de beaucoup, l'histoire « sociale ». Il faut citer le livre qui porte ce titre : *Staat und Gesellschaft der Griechen*. C'est une partie du volume consacré à l'Etat antique, dans la vaste série *Die Kultur der Gegenwart*, et il suffit de comparer cet essai de Wilamowitz avec l'esquisse de Benedictus Niese, sur l'Etat et la civilisation des Romains, pour se convaincre de l'abîme qui se creuse entre le laborieux compilateur de faits, tributaire de ses devanciers, et le pionnier génial qui ouvre des voies nouvelles. Ce qui ne veut pas dire que ces voies nouvelles ne l'aient jamais mené dans des impasses : sa tendance impétueuse à chercher du nouveau ici comme ailleurs se montre parfois d'une manière quelque peu déplaisante, par exemple, lorsqu'il prétend rejeter la conception traditionnelle de l'état urbain, *Stadtstaat*, comme caractéristique de la Grèce, en alléguant qu'elle ne peut s'appliquer aux Etoliens ; comme si la Grèce devait cesser d'être la Grèce, même si dans la *Rerum natura*, il n'y avait jamais eu l'ombre d'un Etolien...

Mais ces vétilles n'altèrent pas le caractère de l'œuvre, qui est imposante. Il n'a point fait d'histoire de l'art, du moins pas d'histoire de l'art en soi et pour soi, bien que sa nature « plastique » l'y préparât, mais nous trouvons souvent chez lui l'interprétation des monuments de l'art liée à d'autres questions. Il connaissait bien les vases et l'art préhistorique comme témoins de l'existence et des migrations des tribus primitives — toutes ces questions l'intéressaient au plus haut point. Il faut dire la même chose de l'histoire de la langue. La langue grecque, il la connaissait à fond, jusqu'aux subtilités les plus subtiles, mais il n'avait pas de goût pour la grammaire proprement dite. Encore étudiant, il avait appris le sanscrit, mais, de son propre aveu, il l'avait presque entièrement oublié.

Il en est autrement de la métrique. Il lui a consacré toute une œuvre de sa vieillesse. Sa *Griechische Verskunst*, une métrique grecque qui, en somme, n'était qu'un recueil d'articles et d'études spéciales, souvent fort anciennes, ne fit pas l'impression d'un ensemble. Ces articles et études, il est vrai, dans leur temps, n'avaient point manqué leur effet. L'un des premiers critiques qui en aient parlé a même qualifié de révolutionnaire la métrique de Wilamowitz, et cependant nous sommes forcés de reconnaître qu'il n'a pas résolu, qu'il ne pouvait résoudre le problème de la

métrique, à cause de sa nature à lui, Wilamowitz, nature résolument « antimétrique ».

Dans son œuvre, ce n'est donc point la musique, la « rythmique », mais la littérature qui est au premier plan, soit qu'il ait traité des écrivains en particulier, soit qu'il ait étudié certaines périodes, soit qu'enfin il ait envisagé l'histoire littéraire dans son ensemble. Dans la première catégorie, nous ne trouvons pas, malheureusement, le livre que nous aurions pu attendre de lui, le livre sur Euripide. Il ne l'a jamais écrit. Car, quant à la brève esquisse qui précède l'édition d'*Héraclès*, l'auteur lui-même souhaite que les générations futures, comme il dit, n'aient pour elle qu'un sourire de mépris. Euripide, dit-il aussi, est le second auteur dont nous puissions donner une biographie détaillée, grâce à la grande quantité des œuvres conservées, et, ajouterai-je moi-même, grâce aux renseignements assez précis que nous possédons sur les œuvres perdues et sur leur chronologie. Naturellement, il s'agit d'une biographie poétique (1).

Le premier auteur grec dont on puisse dire la même chose est Pindare. Or, Wilamowitz a publié sur Pindare un livre spécial, un très gros livre, aujourd'hui fondamental, et qui remplace le vieux livre, d'ailleurs insuffisant et imparfait, de Léopold Schmidt. Il est vrai, l'auteur, dans ce livre, ne nous a pas donné tant une histoire de l'évolution du style poétique et du talent de Pindare, qu'une interprétation très approfondie et très instructive de ses différentes œuvres; mais je ne suis nullement certain que cette histoire de l'évolution de Pindare soit possible. Plus important encore est son volume plus gros, car il comprend deux tomes, sur Platon; j'en parlerai dans un instant. Quant à la seconde catégorie, c'est-à-dire le traitement de périodes particulières de la littérature grecque, elle comprend surtout son ouvrage en deux volumes sur la poésie hellénistique, à mon sens une de ses plus belles œuvres. Elle est en partie parallèle à l'ouvrage plus ancien, comprenant lui aussi deux tomes, de Susemihl, sur la Littérature grecque de l'époque alexandrine; je dis en partie, car Susemihl traite aussi de la prose. Le livre de Susemihl garde son utilité jusqu'aujourd'hui, grâce à la masse des matériaux accumulés par l'auteur, matériaux faciles à exploiter grâce à un excellent index, mais je n'ai encore rencontré per-

---

(1) Cette biographie a été parfaitement esquissée par M<sup>lle</sup> Delcourt. (N. D. T.)

sonne qui ait lu Susemihl du commencement à la fin, et pour moi, je confesse que j'en eusse été incapable. Quant au livre de Wilamowitz, je dois reconnaître qu'il est bien difficile de s'en séparer, tant les portraits qu'il a esquissés des divers poètes sont intéressants et captivants. Le contenu du livre est assez bigarré, comme c'est souvent le cas chez Wilamowitz : on y trouve d'abord un excellent tableau historique, un commentaire des hymnes de Callimaque, et finalement une véritable histoire de la littérature poétique de l'hellénisme. Dans celle-ci, l'auteur s'efforce aussi de comprendre, d'imaginer le caractère individuel de chaque auteur. Son mot d'ordre, son leitmotiv, est *Persönlichkeit*. A ce point de vue, il est aux antipodes de Taine et de sa théorie du milieu. Qui des deux a raison ? A mon idée, tous les deux. En tout cas, je considère ce livre comme plus parfait que son histoire du lyrisme grec, un peu sommaire, qu'il a d'ailleurs appelée, se rendant compte lui-même de ses défauts, non point histoire du lyrisme grec, mais *Sappho und Simonides*. Je ne veux pas dire que ce livre soit méprisable, cela va de soi, étant écrit par un tel connaisseur et admirateur du lyrisme grec.

On imagine avec quel intérêt passionné les philologues lurent, dès son apparition, l'histoire, non plus de telle ou telle période, mais de toute la littérature grecque, que Wilamowitz se résolut un jour à leur donner. Cette esquisse, car ce n'était qu'une esquisse, parut dans le tome VII de la série *Die Kultur der Gegenwart*, comprenant aussi Rome et Byzance. Très gêné par la place exigüe qui lui était laissée, il dut se borner à une très brève caractéristique, épigrammatique en quelque sorte. Rien à redire à cela, mais on fut surpris de la disproportion des différents chapitres, des grands développements consacrés à la littérature hellénistique, et de la brièveté de la partie consacrée à la littérature classique. Visiblement, l'auteur oubliait que la série *Die Kultur der Gegenwart* s'adressait avant tout à des non-spécialistes, et, s'il s'étendait si longuement sur la littérature hellénistique, c'est qu'il avait sur elle plus de choses neuves à dire que sur la littérature classique. D'ailleurs, il reconnut son erreur, et, dans les éditions suivantes, s'efforça de la corriger. Néanmoins, ce livre aussi est de premier ordre, bien que (ou peut-être parce que) il provoque bien souvent les protestations du lecteur.

V

*Le livre sur Platon et sur la religion des Hellènes.*

Venons en maintenant à son Platon. Ceci est un chapitre à part. Car ici l'histoire de la littérature rejoint l'histoire de la philosophie, et cette question se pose : quelles relations y a-t-il entre Wilamowitz et la philosophie et son histoire ? Cette question nous amène à comparer entre eux les deux Dioscures de notre science, comme je les ai appelés.

J'ajoute ici un nouveau trait à l'étude du contraste Wilamowitz-Nietzsche. Nietzsche, je l'ai dit, est une nature *mélique*. Wilamowitz a un tempérament *plastique*. Ajoutons à présent que le livre sur les *Origines de la Tragédie* de Nietzsche repose sur une base philosophique, sur la philosophie de Schopenhauer, laquelle est aussi l'un des fondements de la musique de Wagner. Il ne faut pas s'en étonner, car Schopenhauer considère la musique comme l'art le plus métaphysique, l'art le plus libre, l'art le plus affranchi.

Et, à cette théorie, Wagner ajouta l'illustration sonore : moi, du moins, je ne connais pas de musique plus profonde, puisée plus profondément au sein même de l'univers ou, si l'on veut, du Nirvana, que ces accents du second acte de *Tristan et Iseult*, surtout ceux qui accompagnent les paroles des deux héros : « So stürben wir, um ungetrennt » et la suite. Cette musique est une musique supraterrrestre. Et cependant, c'est l'amour qui l'a inspirée, Eros, mais Eros aspirant à l'union et à l'unité complète, non point ici, mais *là-bas*. Et n'est-ce pas l'Eros de Platon, cet Eros qui arrache l'âme saisie par lui aux contingences du présent, lui montrant la voie vers l'Absolu, vers l'au-delà ? Ainsi nous avons tout un courant qui mène de Platon, par Schopenhauer et Wagner, à Nietzsche, ce Nietzsche qui, dans ses premières leçons, comme professeur de philologie à Bâle, donnait comme son mot d'ordre ces mots retournés de Sénèque : « Philosophia facta est quae fuerat philologia », à quoi je voudrais ajouter : « et tamen philologia remansit ». Voilà pour Nietzsche. Et Wilamowitz ? Nous ne savons rien de ses études philosophiques. Dans ses souvenirs, il ne témoigne d'aucun intérêt pour la philosophie, nulle part. Il admirait Zeller (ce que

Nietzsche, par exemple, ne fit jamais, en quoi il eut tort, mais c'est qu'il s'agissait de la philosophie antique, partie indispensable de la littérature antique. Mais il aimait Platon; je dirais plus, il en était épris. Lui appliquant ses propres paroles dans le pentamètre à Dion, il disait : ὦ ἐμὸν ἐκμήνας θυμὸν ἔρωτι Πλάτων.

Epris de lui personnellement, nullement préoccupé de l'avenir de sa philosophie à l'époque moderne, Wilamowitz écrivit ce livre pour Platon « seul » : Platon l'intéressait exclusivement en tant que personnalité. Nous connaissons déjà cette tendance de Wilamowitz. Sans nous demander si elle est justifiée, nous pouvons dire d'avance qu'une étude de Platon faite de ce point de vue, et par un tel esprit, sera prodigieusement intéressante. Et elle est telle, en réalité. Elle est aussi unilatérale, soit. Et l'auteur lui-même s'en rendait compte : tant mieux. Certes, ceci ne justifiait nullement son mépris pour ceux qui ont compris leur tâche autrement que lui. Pour Gomperz, par exemple, qui, dans ses *Penseurs grecs* si précieux, considère Platon, comme en général les philosophes de la Grèce, sur le plan de l'évolution de la philosophie en général, il n'a que ces paroles hautaines : « De lui à moi, aucun pont ne mène ». Lorsque je lus ces paroles, je notai en marge de mon exemplaire : « Il est heureux pour Wilamowitz qu'il n'en soit pas ainsi ». Et je n'ai pas changé d'avis. C'est précisément à cause de cette opposition diamétrale que ces deux hommes en arrivent à se compléter mutuellement. Et lorsque je donne à mes élèves un travail sur Platon, je leur recommande de lire Wilamowitz et Gomperz, en y ajoutant naturellement Zeller. Voilà le triumvirat. Il y en a d'autres, encore beaucoup d'autres, mais des auteurs de second rang.

Cependant, la philosophie grecque est sortie de la religion grecque. Zeller ne veut pas le reconnaître, mais, pourtant, c'est ainsi. Et non seulement elle est sortie de là, mais, jusqu'à la fin, elle est restée en étroit contact avec elle; en ce qui concerne Platon, Windelband, un des meilleurs parmi ces hommes de second plan, le regarde avec raison comme un fondateur de religion aussi bien que comme un philosophe proprement dit. Or, Wilamowitz n'a pas détourné son attention de la religion grecque. Il est vrai que sa courte esquisse de ce sujet, comme entermée dans un lieu peu accessible, n'a pas eu d'influence, à vrai dire, et ses différentes études de caractère mythologique, d'essées çà et là, ne se rattachent que partiellement au domaine

de la religion proprement dite. Mais il a terminé sa vie en écrivant, sur la religion grecque, un livre dont il pressentait lui-même qu'il serait son dernier effort et comme son testament. Il ne réussit pas à le terminer : la mort lui arracha la plume des mains au moment où il allait écrire le dernier chapitre, la synthèse du tome II. Le tome I<sup>er</sup> a paru, mais ne nous donne pas la possibilité de juger du caractère de l'œuvre entière : l'auteur ne conduit l'évolution de la religion grecque que jusqu'à Homère, dont traite le dernier chapitre.

De plus, le titre de l'ouvrage : *Der Glaube der Hellenen*, ne correspond pas exactement à son contenu, car la foi n'est qu'une partie de la religion, et peut-être même, lorsqu'il s'agit des Grecs, la foi ou la croyance joue-t-elle un rôle bien moins important que la partie cérémoniale de la religion. Ici encore, il faut montrer ce qui constitue la force de Wilamowitz, comparé avec les autres Allemands qui se sont occupés du même sujet. Les protestants reprochent volontiers au catholicisme son caractère païen. J'accepte ce reproche, car *païen* veut en somme dire *antique*, et j'en tire cette conséquence : la route vers l'intelligence de la religion antique passe par le catholicisme, non par le judaïsme ou le protestantisme, qui, à ce point de vue, est un christianisme rejudaïsé. Il est vrai, Wilamowitz n'était pas catholique ; mais, élevé dans un milieu catholique, il comprenait la beauté de la partie cérémoniale de notre religion. Je pourrais citer toute une série de passages de ses œuvres qui témoignent, chez lui, de cette faculté ; je me borne à un seul texte, qui m'a particulièrement ému. Faisant allusion à la célèbre interdiction de l'Exode (ch. XX, v. 4) : « Tu ne te feras ni image, ni ressemblance, etc. », il dit, dans ses Mémoires (p. 133) : « Le précepte du vrai Dieu est, au contraire : « Tu te feras des images et des ressemblances ». Ceci est une véritable provocation à l'adresse du judaïsme et du protestantisme judaïsant, en parfait accord, sinon avec la théorie (malheureusement), du moins avec la pratique du catholicisme. Comment ce point de vue « philo-catholique » en principe a influencé sa conception de la religion grecque, c'est ce que nous verrons lorsqu'aura paru le tome II de l'ouvrage *Der Glaube der Hellenen*. Le tome I<sup>er</sup> ne permet pas encore d'en juger.

VI

*Le conférencier et le propagandiste.*

Je me suis efforcé, dans les paragraphes précédents, de donner une idée de l'importance scientifique de Wilamowitz; cependant, je ne devais pas me borner à ce point de vue, je devais envisager aussi sa signification en quelque sorte sociale. Ai-je négligé cette partie de mon sujet? Nullement, car les livres dont j'ai parlé dans les derniers paragraphes de cet article étaient destinés non seulement aux spécialistes, mais au public cultivé, et ils ont fait sur lui une grande impression, sans doute à cause du style dont ils sont écrits. Ce style porte la marque d'une forte personnalité. Une phrase écrite par Wilamowitz est aisément reconnaissable : elle est toujours pleine de substance et de suc; elle n'évite pas les épithètes ni les expressions énergiques; elle s'élève souvent jusqu'à la précision épigrammatique; souvent aussi, surtout dans ses dernières œuvres, écrites un peu à la hâte, le style est négligé, vulgaire, mais jamais il n'est pauvre, jamais il ne répète, avec d'autres mots, les mêmes idées; non, mais chaque phrase marque une progression sur la précédente; aussi chacune de ses œuvres se lit-elle facilement et avec un intérêt qui ne faiblit jamais. J'ai déjà parlé de ses traductions, vraiment poétiques, de tragédies grecques. Mais à présent que nous parlons des services qu'il a rendus au grand public, il fallait encore une fois souligner leur importance.

A côté de ces tâches scientifiques, qui étaient aussi des fonctions sociales, Wilamowitz trouvait encore le temps d'en accomplir d'autres, qui intéressaient en première ligne le grand public. Dans les universités allemandes existait, et existe encore, je pense, cette coutume que le professeur, à côté des cours dits privés ou payants, est tenu de faire aussi des *collegia publica*, ouverts à tous et gratuits. Ces cours publics, Wilamowitz les avait pris fort au sérieux, voulant en faire un aliment intellectuel non seulement pour les étudiants de toutes les Facultés, mais aussi pour un grand public qu'il voulait rapprocher de l'université, dans l'intérêt commun. Et il y réussit admirablement. Il savait d'ailleurs comme personne trouver le *ton* — même le ton de voix, le timbre — qui va au cœur des gens de simple éducation. Il faisait salle comble quand il donnait ces cours publics,

et la sympathie des diverses classes d'auditeurs, acquise très tôt et qu'il conserva longtemps, répandit partout non seulement sa gloire, mais encore la gloire de cette science qu'il servait. Il faut dire la même chose de ses discours d'apparat, prononcés surtout à l'occasion de l'anniversaire de l'Empereur — anniversaire qui, en Allemagne, est, ou plutôt était une fête nationale; les thèmes de ces discours restaient des thèmes philologiques, et les obligatoires allusions dynastico-patriotiques qu'on y rencontre — et qui de sa part étaient parfaitement sincères — ne les gâtent pas au point d'en dégoûter le lecteur étranger.

Les étrangers, d'ailleurs, Wilamowitz toujours conscient du caractère universel, international de sa science, s'en préoccupait énormément. Possédant, comme je l'ai déjà dit, quantité de langues étrangères, il était, à ce point de vue, dans une meilleure situation que la majorité de ses compatriotes, et il s'est plaint plus d'une fois que ceux-ci fissent si peu d'attention aux progrès de la science philologique dans les pays étrangers. De son côté, il s'efforçait de compenser ce défaut. Il était fier de ce que son Institut philologique, créé dans les derniers temps, servit la philologie de tous les pays, comme le lui avait attesté un collègue suédois. « Réellement, dit-il, à cette occasion (p. 286), nous sommes heureux que parfois les savants d'autres pays viennent à Berlin, pour y travailler dans notre Institut et dans sa bibliothèque ». Les savants de notre nation le savent bien aussi, et c'est en même temps un témoignage brillant des relations libérales de la direction de cet Institut avec les étrangers.

Non seulement les savants des pays étrangers tendaient vers Berlin et vers Wilamowitz, mais l'inverse se produisait aussi. Profitant de toutes les occasions, le plus souvent d'invitations expresses, il se rendait dans les pays étrangers, pour y faire des conférences sur tel ou tel thème emprunté au domaine de la philologie classique et, toujours, avec le plus grand succès. Non sans une indulgente ironie, Wilamowitz rapporte ce compliment en style d'économiste, que lui adressa le bourgmestre d'Amsterdam : « Votre Pindare, Monsieur, est au-dessus du pair » (*Erinn.*, p. 308). La guerre elle-même n'interrompit pas cette activité internationale. Les Allemands envoyaient volontiers, pendant le conflit mondial, à leurs rares alliés, et aussi dans les territoires occupés, des conférenciers choisis parmi leurs plus illustres savants. Et qui les en blâmerait ? Wilamowitz fut

chargé de missions semblables, pour lesquelles le succès de ses cours publics berlinois le désignait particulièrement. C'est ainsi qu'il put visiter, en 1918, la Macédoine, grand bonheur pour le vieux philologue. Il vint aussi à Varsovie, où il fit, pendant l'occupation, une conférence, d'ailleurs macédonienne, sur Alexandre-le-Grand. Le septuagénaire ne put prendre une part active à la guerre mondiale. Il fut remplacé par ses fils, dont l'un, Tycho, mourut au champ d'honneur, à la bataille d'Iwan-gorod. Son père a proclamé qu'il était mort *pro Polonia liberanda*, et, bien que sa conception de la liberté polonaise ne soit certes pas la nôtre, j'estime toutefois que cette marque de sympathie du vieux « Cujavien » pour notre nation mérite notre sympathie à nous.

Et pourtant... cette influence internationale, qu'au prix d'un *labor improbus* conquit le professeur de Berlin, cette influence internationale, c'est en un clin d'œil que l'avait conquise son illustre adversaire Nietzsche, dont le triomphe avait eu bien plus de force et d'éclat. On a lu, et on lit encore, avec bien plus d'enthousiasme, les livres de Nietzsche le Dionysien, que ceux de Wilamowitz l'Apollinien. La philologie, qui leur doit tant à tous les deux, ne peut séparer leurs deux noms. Si différents l'un de l'autre, ils ont au moins une chose en commun : tous deux, Wilamowitz, l'adorateur de la personnalité, et Nietzsche, le héraut du surhomme, sont avant tout des individualistes et, par conséquent, des anti-socialistes, — non certes des anti-sociaux. Dans tous les deux, c'est le comte Henri qui revit, et non Pancrace (1), et ce n'est pas en vain que je me permets, en terminant ce très sincère éloge du grand philologue allemand, une allusion à un poète polonais. Est-ce donc un pur hasard que, dans les veines des deux anciens adversaires, les Dioscures de la philologie de l'avenir, ait coulé du sang polonais ? N'est-il point permis d'y voir comme une promesse de cette Renaissance slave dont je rêve depuis longtemps, et dont beaucoup d'hommes rêvent aujourd'hui avec moi ?

(Traduit sur le manuscrit polonais par H. G.)

---

(1) Allusion aux deux personnages principaux de la *Comédie non-divine* de Z. Krasinski (parties III-IV). M. Zielinski ne pouvait parler des grossières insultes adressées à la Belgique violée de 1914, par le « vieux Cujavien ». C'est une tache sur la mémoire du « grand Wil ». (N. D. L. R.)

---